



PROJECT MUSE®

Épilogue : Une réflexion sur le thème de la violence
privée

Published by

Chamberland, Claire.

Violence parentale et violence conjugale: Des réalités plurielles, multidimensionnelles et interreliées.

Presses de l'Université du Québec, 2003.

Project MUSE. <https://dx.doi.org/10.1353/book.15526>.



➔ For additional information about this book
<https://muse.jhu.edu/book/15526>

UNE RÉFLEXION SUR LE THÈME DE LA VIOLENCE PRIVÉE

Claire Chamberland

Les passés vous forment, ils vous expliquent peut-être.
Ils ne vous obligent pas [...] Il est important de croire aux
hommes et en leur liberté¹.

Claude ASKOLOVITCH

QUELQUES PRÉCISIONS : LES LIMITES ET DES POSTULATS DE BASE

Bien des limites réduisent la portée de cet ouvrage sur la violence familiale : le peu ou l'absence d'attention accordée à la violence sexuelle et à la violence dans la fratrie, l'intérêt exclusif pour les enfants et les femmes comme victimes dans la famille, les théories explicatives inexplorées et, sûrement, bien des écrits non recensés. Les faiblesses dans la collecte des informations empiriques et dans la conceptualisation théorique

1. Claude Askolovitch, *Le Nouvel Observateur*, août 2001, p. 25. M. Askolovitch est l'auteur d'une biographie de Lionel Jospin.

sont possiblement plus importantes dans l'analyse de la violence entre les conjoints. Nous tenons à préciser que notre expertise est d'abord en violence parentale et dans l'analyse de la perspective écologique.

Au terme de cet ouvrage, nous souhaitons néanmoins tracer les lignes de fond qui traversent nos propos sur la violence privée. Nous avons beaucoup référé à nos collègues pour élaborer nos idées. Nous souhaitons en faire ici une synthèse personnelle². Nous emprunterons donc la forme de l'essai plutôt que celle de la recension systématique d'information provenant de la communauté scientifique. Nous tenons aussi à préciser que cette réflexion ne reprend pas de façon exhaustive l'ensemble de l'information traitée dans ce livre, quoiqu'elle s'articule aux thèmes qui y ont été développés ; certaines idées ont toutefois émergé de manière plus inductive au fil de l'écriture. Chacune de ces réflexions ne prétend pas non plus s'appliquer à toutes les réalités de violence conjugale ou parentale. Nous avons convenu dès le départ de la *multiplicité des dynamiques* qui caractérisent la violence entre conjoints et entre parent et enfant ; ce sont des réalités plurielles, à géométrie variable. Toute tentative d'homogénéiser nos perceptions à propos de ce que peuvent vivre des couples ou des parents et leurs enfants doit donc être évitée. Notre but est plutôt d'amener notre point de vue personnel sur la violence entre proches. Et surtout, nous souhaitons partager avec les lecteurs des observations et constats que nous avons faits au cours de la préparation de ce livre.

LA NATURE DE LA VIOLENCE

Spécifions d'entrée de jeu que le concept d'attaque à l'intégrité physique, psychologique et sociale est au cœur de notre analyse de la violence privée ; on réfère donc à l'idée d'agression qui est très près étymologiquement de celle d'attaque. Notre représentation de la violence vécue dans la sphère de la vie privée inclut aussi les phénomènes de négligence violente (par exemple, négligence de protection, négligence affective, etc.) et les agressions commises par des agents éloignés des victimes, comme c'est le cas dans les violences systémiques et structurelles. Ces commissions indirectes et omissions délétères sont considérées comme violentes dans la mesure où elles attaquent l'intégrité de la conjointe ou de l'enfant. Les agents à l'origine de ces attaques sont alors considérés sinon comme agresseurs, du

2. C'est pourquoi nous ne parlerons pas d'autres auteurs, sauf dans quelques notes infrapaginales. Nous prendrons seules la parole.

moins comme responsables. Utiliser le mot « violence » pour désigner certaines attaques exprime à la fois l'intensité des situations et les seuils de tolérance collective. En effet, les repères pour considérer une agression comme non violente dépendent beaucoup des réactions sociales et donc des schémas symboliques qui prévalent alors dans la société. En général, les auteurs qui colligent des données empiriques ont recours tantôt au concept d'agression, et tantôt au concept de violence ; les concepts d'attaque à l'intégrité des personnes, de négligence violente et d'agressions structurelles sont peu présents dans les écrits recensés. Les chercheurs ne font pas toujours la différence entre le concept d'agression et celui de violence. Par exemple, le *Family Violence Laboratory* établit une distinction entre la violence mineure et la violence sévère ; les chercheurs de cette équipe ne considèrent toutefois pas l'agression psychologique comme une forme de violence, même s'ils distinguent les agressions psychologiques sévères et mineures. Ce choix suppose que ces chercheurs ont une représentation de la violence limitée aux attaques qui menacent l'intégrité physique. Selon nous, des impacts qui menacent l'intégrité psychologique sont aussi liés à la violence. D'autant plus que des femmes violentées physiquement mentionnent que la blessure la plus grande est d'abord psychologique. Les victimes de violence physique comme psychologique se trouvent parfois anéanties par de telles expériences ; cela altère non seulement le développement d'un sentiment de sécurité mais aussi la construction d'une identité et la capacité de vivre de l'intimité sans violence.

LES IMPACTS SUR LE DÉVELOPPEMENT DES PERSONNES ET DES FAMILLES

La violence est détectée par sa nature (souvent les conduites les plus sévères) ou par son impact négatif sur le développement des personnes. Lorsque les attaques nuisent au bien-être et à la qualité de vie, on dira qu'elles sont violentes. Lorsqu'elles menacent la sécurité et le développement des individus, on dira qu'elles sont abusives. La violence génère des sentiments de peur qui rend vigilant. Elle installe la méfiance et peut même faire vivre des sentiments de trahison qui compromettent sérieusement la capacité de faire confiance et de vivre des relations intimes positives. Elle est à l'origine de la dépression et de l'impuissance qui menacent le développement de l'estime de soi et la construction d'une identité solide ; elle compromet aussi les capacités d'affirmation de soi, d'autodétermination et de réalisation de soi chez la victime. En somme,

elle mine le développement des individus qui la subissent³. Sur le plan familial, elle perturbe les systèmes de soutien et de cohésion entre les membres, et les conflits en disent long sur les dynamiques de pouvoir en cause; elle est présente dans des familles chaotiques mais aussi dans des familles structurées de manière rigide. La violence est considérée par certains comme spécifique aux humains⁴.

UNE ORIENTATION

En écrivant ce livre, nous voulions proposer un cadre conceptuel qui permette de construire des passerelles entre les écrits sur la violence conjugale et ceux sur la violence parentale. Problèmes que nous avons dès le départ défini comme étant interreliés. Le parallélisme observé dans le travail des chercheurs comme des intervenants proviendrait des divergences entre les intérêts spécifiques des femmes et ceux des enfants. La promotion et la défense de leurs droits ont historiquement connu des chemins différents; il nous apparaît illusoire de penser que les uns soient subordonnés aux autres. La protection des enfants ne passe pas nécessairement (ou seulement) par celle des femmes. Cette croyance est pourtant encore largement répandue. Il nous semble essentiel de questionner les fondements qui soutiennent un tel point de vue; les intérêts de la femme sont parfois en conflit avec les intérêts de l'enfant. Il est néanmoins absolument indispensable d'arrimer davantage les recherches et l'intervention auprès de ces deux groupes d'acteurs. La pertinence des connaissances et l'efficacité des pratiques sont ici en cause. Le travail d'intégration théorique et empirique réalisé dans ce livre a justement favorisé l'émergence de constats plus transversaux face à ces deux domaines de connaissances. Une conclusion s'est progressivement imposée: la violence apparaît lorsque les besoins et les droits humains sont ignorés et bafoués. Les attaques dans la sphère de la vie privée compromettent aussi la capacité des femmes et des enfants à faire face aux défis développementaux nécessaires pour s'ajuster

3. La Loi de la protection de la jeunesse du Québec distingue les enjeux de sécurité et ceux de développement; et pourtant, le développement d'un sentiment de sécurité physique et affective est à la base du développement de la personne. Ce clivage fait que les systèmes d'intervention se centrent sur la sécurité, en la considérant cependant de plus en plus dans ses dimensions affectives. Ce clivage a comme conséquence d'occulter les autres enjeux de développement, mais surtout d'empêcher de percevoir le développement des jeunes de manière plus holistique. Cette orientation favorise une action pointue ciblant la sécurité des enfants, et réduit les probabilités qu'on intervienne sur les autres besoins de la famille et la promotion de leur bien-être.

4. De nombreux chercheurs pensent en effet que la montée en puissance de la violence a commencé au néolithique, quand les hommes se sont sédentarisés et ont maîtrisé progressivement l'élevage et l'agriculture (Galus, C., *Le Monde*, 17 mai, 2002, p. 31).

à un environnement complexe et exigeant. Ces attaques font également ressortir les difficultés historiques et contemporaines de l'agresseur qui fait face à ces mêmes défis et besoins.

Des thèmes ont émergé progressivement de l'analyse du matériel consulté. Nous les avons regroupés de la façon suivante : les paradoxes dans les besoins et les enjeux pour le développement humain qui mettent en relief la vie affective et le besoin de pouvoir des acteurs familiaux ; les dimensions subjectives (conscience) et objectives (les forces structurelles)⁵ qui amplifient ou modèrent les possibilités de violence familiale ; et enfin, les enjeux biologiques, psychologiques et sociaux sous-jacents aux incidents critiques qui dégénèrent en violence. Nous tenons à répéter que les idées que nous allons développer dans les sections suivantes ne sont pas applicables systématiquement à toutes les familles qui vivent de la violence. Nous proposons seulement quelques pistes de réflexion dont la pertinence peut varier selon les situations. L'exercice qui suit est plutôt une variation sur des thèmes qui nous sont apparus importants au fil de l'écriture de ce livre.

LES BESOINS SOCIAUX ET AFFECTIFS : LES BESOINS DE SÉCURITÉ ET LES ENJEUX D'IDENTITÉ ET D'INTIMITÉ

Les liens d'attachement qui tissent parfois puissamment les relations entre les membres des familles violentes sont sous-estimés. Les sentiments amoureux succèdent aux sentiments de haine, ce qui crée un paradoxe digne des drames shakespeariens. Les forces d'attraction sont parfois aussi intenses que les forces répulsives ; elles pourraient même s'exacerber réciproquement. Les parents aiment souvent l'enfant qu'ils maltraitent et les conjoints sont soudés par des liens qui sont très souvent sous-estimés. Ces attachements prennent racine dans l'insécurité⁶ et ont parfois valeur de réparation⁷ ; il n'en demeure pas moins qu'ils existent et doivent être mieux compris par les chercheurs et les intervenants. Et ce, même si ces liens s'édifient sur les fragiles fondements des blessures, de l'intimidation,

5. Je tiens à remercier ici Louise Lemay, étudiante au doctorat en sciences humaines appliquées, qui m'a inspiré la formulation de cette idée.

6. Les besoins de sécurité sont vraisemblablement importants tant chez la victime que chez l'agresseur. Leur histoire d'attachement donne à penser que leur adaptation sociale repose sur des styles d'attachement inquiets ou désorganisés.

7. C'est parfois l'espoir de réparer des expériences passées de rejet parental qui unit les conjoints l'un à l'autre ou le parent à son enfant.

du rejet, des trahisons ou de l'abandon. L'enfant qui résiste à un placement, comme la conjointe qui ne veut pas quitter son conjoint sont, nous semble-t-il, des preuves tangibles de l'existence de relations affectives bien établies.

DU CÔTÉ DE L'AGRESSEUR

L'identité personnelle floue de certains conjoints ou de parents laisse supposer que les frontières entre eux et leur partenaire ou leur enfant sont dans certains cas mal définies. Un paradoxe semble ainsi se dégager entre la difficulté de se différencier d'avec son proche et la perception que ce dernier est intrusif ou envahissant. L'externalisation du contrôle des événements aversifs et la surresponsabilisation de la victime, les perceptions et l'identification négatives des conjointes et des enfants, les rôles inversés, des difficultés évidentes à percevoir les besoins et les intérêts de l'autre, le sentiment d'être facilement envahi par les besoins de dépendance ou par l'hostilité que génère la peur d'être trop semblable sont des indicateurs de ce qui nous semble être à la frontière des problèmes identitaire et d'altérité⁸. Les rapports à l'autre sont altérés parce que les rapports à soi sont confus. La dépendance est ici une question névralgique qui précarise autant l'agresseur que la victime. Les modèles de référence à soi, à l'autre et à l'intimité sont problématiques. Ce n'est pas seulement les attitudes ou les comportements qui posent problème, mais aussi le style d'attachement qui relie l'agresseur à la victime⁹.

DES DÉPENDANCES DANGEREUSES, CONTINGENTES... ET HISTORIQUES

On se retrouve devant des paradoxes qui pourraient avoir émergé voilà bien longtemps. À l'aube de l'histoire de l'humanité, la division des sexes a favorisé le rôle de pourvoyeur chez l'homme au sein du système familial naissant; les expériences et les occasions étaient alors nombreuses pour exercer ses capacités d'action et de contrôle. Ce sont des ingrédients favorables à la construction de l'identité et d'habilités instrumentales. Ses atouts sont sa force et son courage, et sa vulnérabilité est expressive et affective. Les attentes sont lourdes et stressantes; sa position de pourvoyeur suppose qu'il compétitionne pour une position de domination dans sa communauté; s'il assume mal cette responsabilité, il peut se voir méprisé par sa conjointe et se sentir très dévalorisé.

8. Nous pensons ici aux besoins d'identité et d'intimité.

9. Voir les conclusions de la thèse de Turcotte (2002) et les références qu'il fait aux travaux de Bartholomew et Horowitz (1991) ainsi qu'à ceux de Scott et Wolfe (2000).

La femme était alors soumise à des conditions bien différentes ; la protection et les soins aux enfants lui incombant davantage, elle a eu plus d'occasions d'exercer ses compétences et de développer des qualités comme la sensibilité et l'empathie. Par ailleurs, cette position sociale ne favorisait pas des capacités plus instrumentales, mais contribuait plutôt à lui apprendre le besoin de compter sur un autre pour survivre ; son accès aux opportunités sociales était donc indirect. Les deux conséquences majeures de cet arrangement historique seraient les attentes de prise en charge par le partenaire et le surinvestissement parental. La maternité est aussi un thème majeur dans la représentation de soi ; les attentes sociales envers elle sont plus centrées sur la vie privée. Le besoin de dépendance des enfants s'additionne à la dépendance entre les conjoints et multiplie les occasions de tension. Dans ce contexte, l'enfant peut être perçu comme envahissant, surinvesti ou objet de conflits au sein du couple. Les atouts de la femme sont de type affectif, mais sa vulnérabilité est matérielle et concrète.

Comme nous le constatons, les défis d'adaptation de l'homme et de la femme se sont joués sur des scènes différentes. Leur nécessaire complémentarité n'assure pas pour autant l'installation de processus pacifiques dans leur relation. Les hommes ont dû mettre en veilleuse leur propre besoin de protection et de dépendance pour développer leur capacité prédatrice ; les femmes ont subordonné leurs besoins d'identité personnelle aux besoins de sécurité des enfants et à l'interdépendance familiale. La dépendance affective mal assumée du conjoint se traduit par des exigences d'exclusivité qu'il justifie parfois par son pouvoir de pourvoyeur. La dépendance matérielle de la conjointe compromet son pouvoir d'action et d'autodétermination. Cette dépendance réciproque problématique renforce aussi les liens d'attachement anxieux. Leurs vulnérabilités respectives sont alors potentiellement explosives¹⁰. L'oppression de genre compromet non seulement l'adaptation des femmes mais aussi celle des hommes¹¹. En somme, ces contraintes sont patriarcales dans leurs origines ; ces schèmes culturels pourraient bien aussi avoir des racines phylogénétiques.

10. Ce type d'interdépendance et les dynamiques socioaffectives en résultant sont plus caractéristiques des familles organisées selon une logique patriarcale. Toutefois, nous croyons qu'en dépit des transformations importantes de la famille dans les sociétés modernes, l'héritage sociobiologique laisse encore des traces profondes. Il influencerait encore les schémas de base des relations entre proches et façonnerait toujours les aspirations des conjoints. Le choix d'un partenaire est aussi déterminé par la recherche chez cette personne de caractéristiques susceptibles d'assurer les meilleures conditions de survie et de reproduction possible dans l'environnement.

11. Ce point de vue est développé dans la thèse de Turcotte (2002).

Il est intéressant de constater que les défis de la famille moderne touchent précisément ces questions : l'affranchissement économique des femmes et l'engagement des pères. Ces nouveaux arrangements génèrent toutefois eux aussi une interdépendance propice aux conflits provoquant des épisodes d'agression familiale. L'accroissement du pouvoir social et économique des femmes autorise désormais la confrontation ; la domestication des pères multiplie aussi les conflits dans la répartition des responsabilités familiales.

DU CÔTÉ DE LA VICTIME

Dans ces épisodes d'agression, l'enfant ou la femme sont trop souvent traités comme des objets et non des sujets ; ils ne sont pas respectés dans leurs besoins. Ils sont surtout investis de responsabilités ; le conjoint ou le parent peut au contraire s'attribuer plus de droits que de responsabilités. Des émotions négatives, comme la honte et la culpabilité¹², qui servent à réguler les rapports sociaux dans la société, contribuent parfois à amplifier le problème familial. La honte peut inciter l'agresseur à la vengeance qui le motive à exiger réparation ; elle peut aussi inhiber la recherche d'aide chez la victime et contribuer au développement d'une image de soi très négative, alimentée par la perception très négative du conjoint à son égard (« une moins que rien »). La culpabilité peut pousser la victime à faire amende honorable même si c'est elle qui a subi les foudres de l'agresseur. Femme et enfant travaillent parfois très fort pour maintenir une proximité physique et affective avec leur agresseur. Leur vulnérabilité accentue les risques d'agression ; la fragilité du moi, une faible estime de soi ainsi qu'une dépendance affective et matérielle¹³ peuvent les amener à interpréter les événements de façon à assumer la plus grande part des responsabilités. Il y a aliénation de la victime lorsque cette dernière accepte que les droits soient du côté de l'agresseur et que des obligations de réciprocité positive lui incombent. La combinaison suivante est particulièrement dangereuse : d'une part, un agresseur peu introspectif mais intrusif face à son proche et, d'autre part, une victime sensible, ou du moins vigilante aux besoins de l'autre. Dans ce cas, les besoins d'attachement et d'intimité nuisent au développement de l'identité et de l'auto-détermination. À cet égard, le rôle de responsable de la protection des

12. La honte est fortement liée à la désapprobation sociale, tandis que la culpabilité indique plutôt l'autodésapprobation. Ces réactions négatives, externalisées ou internalisées, révèlent que des normes sociales sont enfreintes.

13. Rappelons à cet égard que l'enfant est dans une position absolue de vulnérabilité par rapport au parent.

enfants et de la vie affective de la famille que la société a dévolu aux femmes produit deux effets pervers : une tendance à excuser l'agresseur et à lui pardonner, et une surresponsabilisation vis-à-vis de la victimisation des enfants.

LES DYNAMIQUES AGRESSIVES

Les débordements émotionnels et la projection de ses désirs¹⁴ ou de ses besoins¹⁵ sur l'autre indiquent eux aussi une identité mal définie et une difficulté à vivre sainement des relations intimes. On attaque parce qu'on manque d'inhibition, les proches étant une cible idéale pour ventiler les stress et les frustrations accumulées qui ne les concernent cependant pas toujours ; parce qu'on est déçu dans ses attentes, idéaux et fantasmes qui sont souvent très exigeants pour les proches qui n'arrivent pas toujours à se conformer ou à performer de façon satisfaisante ; parce qu'on est blessé par la critique, le reproche, le dénigrement, l'insulte, l'humiliation, la séparation, qui sont des expériences plus ou moins graves de rejet et d'abandon ; parce qu'on est méfiant, hostile, amer, jaloux, vindicatif et enragé, sentiments qui nourrissent la haine et sont incompatibles avec l'amour, l'intimité, l'empathie et l'altérité ; parce qu'on est intimidé par les agressions des proches ; parce qu'on est préoccupé, inquiet, confus et parfois même effrayé par les nombreuses sources d'insécurité du monde dans lequel on cherche parfois désespérément à survivre ; ou encore parce que l'autre désobéit, transgresse les prescriptions, compromet l'atteinte de nos buts ou ne s'y subordonne pas.

L'agresseur peut ainsi présenter parfois son attaque comme un acte de légitime défense, une réaction à la provocation et à la défiance ou encore légitimée par sa frustration ou ses insatisfactions. L'agression est alors un moyen de défense utilisé pour se protéger ; une manière de réagir à l'offense qui commande vengeance, réparation et correction ; mais aussi une façon de ventiler l'impatience, l'irritation, la colère et la rage. Elle exprime un rapport au danger mais aussi une recherche d'opportunités. Elle est donc un outil d'adaptation qui peut malheureusement compromettre la survie de ses proches.

14. Surprotéger ou surprojeter ses désirs de réalisation peut générer de la violence psychologique chez le parent : infantiliser ou surstimuler.

15. Besoins de sécurité, d'identité, d'intimité, de pouvoir ou de réalisation (Glaser *et al.*, 1993).

En somme

En fait, les tensions sont élevées dans ces familles parce que les conflits sont quotidiens et les frustrations importantes; les désirs inassouvis alimentent aussi des frustrations qui rétrécissent l'univers d'espoirs et le champ d'opportunités. La dépendance, nourrie par l'anxiété, peut coexister avec la fermeture aux besoins de l'autre. Les capacités de conflits excèdent les capacités de communication. Les dynamiques conflictuelles affectent aussi négativement les capacités parentales; l'enfant se trouve bien souvent sur un terrain miné! Ses loyautés sont mises à dure épreuve; il récolte les fruits de l'insatisfaction, de l'impatience, du stress et de la détresse. L'insécurité, les problèmes d'identité et d'intimité risquent sérieusement de devenir chroniques. Ce ne sont pas que les comportements qui se reproduisent; des processus socioaffectifs problématiques peuvent aussi s'installer dans l'autre génération.

Ainsi, la violence familiale s'inscrit dans des dynamiques d'oppression mais aussi de dépression. L'amour et la haine sont le ferment de ces drames qui se jouent sur la scène familiale et qui, dans leurs extrêmes, se concluent par la mort; la mise en scène et l'évolution du scénario échappent bien souvent aux acteurs. Le pouvoir en est aussi une composante importante.

LES BESOINS DE POUVOIR: ÉVITER LES MENACES OU RECHERCHER DES OPPORTUNITÉS

Réduire la violence familiale à une représentation monolithique où l'agresseur agresse directement et unilatéralement la victime nous apparaît être une position peu prometteuse. La représentation que nous proposons est plurielle; elle tolère la complexité et les paradoxes. Les théories systémiques nous invitent à concevoir les relations familiales de manière interactive et transactionnelle; les échanges ne sont pas seulement dyadiques mais aussi multilatéraux¹⁶. L'attaque du conjoint face à sa partenaire peut ainsi être indirecte; en agressant l'enfant, il menace aussi sa conjointe dont l'identité de mère l'incite fortement à protéger l'enfant. Ainsi, en plus des dynamiques affectives, plusieurs rapports sociaux sont activés dans

16. Par exemple, les alliances dans une famille viennent souvent compliquer les dynamiques affectives et de pouvoir en cause.

de tels épisodes. Les agressions unilatérales laissent supposer des dynamiques de pouvoir verticales, alors que les agressions multilatérales indiquent des rapports de pouvoir moins asymétriques.

DES RÉALITÉS PLURIELLES

Les agresseurs comme les victimes sont des acteurs. Les interactions dans les dyades laissent rarement l'impression que les victimes, femme comme enfant, sont passives, consentantes et sans pouvoir. Bien souvent, elles réagissent, cherchent à modifier la situation et à faire valoir leurs intérêts ; malheureusement, elles contribuent parfois à intensifier le conflit par des comportements de légitime défense, de résistance ou de recherche de contrôle. L'abus de pouvoir n'entraîne pas nécessairement une réaction conformiste ; c'est précisément dans la résistance et la révolte que les victimes s'exposent aux représailles et que la spirale agressive se transforme en violence.

La famille patriarcale type n'est plus majoritaire ; dans les recherches que nous avons consultées, la domination masculine et parentale caractérise une proportion de moins en moins grande des familles occidentales¹⁷. Dans ce type de système, les positions des adultes et des enfants sont définies de manière rigide et stable : d'une part, la protection des femmes et des enfants mais, d'autre part, en contrepartie, le pouvoir des hommes et des parents. Les conduites de violence sévère se retrouveraient davantage dans ces familles ; l'idéologie patriarcale est dangereuse, non seulement parce qu'elle soutient une vision inégalitaire et abusive des relations entre conjoints et entre adulte et enfant, mais aussi parce qu'elle empêche la construction de repères permettant de critiquer les oppresseurs.

Néanmoins, dans les sociétés modernes¹⁸, le pouvoir¹⁹ est une caractéristique à géométrie variable²⁰ ; il renvoie au statut, aux privilèges, aux atouts et aux ressources ; ceux qui en manquent sont plus susceptibles de se retrouver dans la position de victime et d'être en déficit de pouvoir.

17. Nous ne pouvons pas toutefois généraliser cette conclusion à tous les types de société ou à tous les groupes ethniques.

18. ...et postmodernes.

19. Même si ce concept est considéré comme central dans les définitions de la violence, il est rarement défini.

20. Les relations entre conjoints sont déterminées par l'évolution des rapports sociaux entre homme et femme, alors que les relations entre parent et enfant sont fortement dépendantes des rapports entre générations qui prévalent dans une société donnée, à un moment donné de son histoire. Les structures et les dynamiques familiales sont fortement dépendantes de l'arrangement entre ces acteurs.

Les différentes insertions sociales (classe sociale, éducation, emploi, genre, âge, ethnie, etc.) sont déterminantes pour comprendre l'arrangement social des membres au sein d'une même famille. La distribution des responsabilités, des obligations et des pouvoirs au sein des familles non patriarcales laisse entrevoir des dynamiques de réciprocité plus fluides, symétriques et modifiables. Femmes et enfants ne jouent pas uniquement le rôle de victime dans les familles violentes. Plusieurs études révèlent que la lutte pour le contrôle est au cœur des épisodes de violence au sein du couple ; en particulier, les études réalisées auprès d'adolescentes et de jeunes femmes adultes révèlent leur capacité de violence. Le jeune, à mesure qu'il grandit, acquiert les moyens d'affirmer ses droits, ses besoins ou ses intérêts, et il recourt parfois à la violence pour s'imposer face à des parents permissifs ou inconsistants.

LA VIOLENCE DES FEMMES ET LA NÉGLIGENCE DES PÈRES

Les chercheurs et les intervenants ont encore beaucoup de difficulté à parler de la violence de ceux qu'ils considèrent *a priori* comme les victimes, soit les femmes et les enfants. Cela relève toujours du tabou. Ainsi, ceux qui travaillent dans le domaine de la violence conjugale acceptent en général de parler de la violence de la conjointe ou de la mère dans la mesure où leurs actes expriment un état d'impuissance. Leur violence est alors rarement considérée autrement que pour sa nature expressive et défensive. Il y a un malaise à parler de la violence offensive et instrumentale des conjointes et des mères. De la même manière, il est plus ou moins interdit de parler de la violence défensive et expressive des hommes à qui l'on attribue *de facto* le rôle d'agresseur. Les processus de justification à l'œuvre sont condamnés dans certains cas et tolérés dans d'autres. On invoque la perte de contrôle quand il s'agit des femmes ; mais on la rejette comme quelque chose d'absolument répréhensible quand il s'agit des hommes.

Les chercheurs qui étudient le problème de la maltraitance ont plutôt la tendance inverse. Pour eux, l'enfant est une victime, la mère est en général responsable des agressions ou de la non-protection de l'enfant ; la désertion et les agressions des pères sont souvent occultées... et la violence des jeunes envers leur parent reste aussi dans l'ombre. Les difficultés familiales sont aussi fréquemment psychologisées par ce réseau ; les forces sociales et culturelles s'en trouvent par conséquent négligées.

LA VIOLENCE COMME PRISE DE CONTRÔLE OU PERTE DE CONTRÔLE

Les recherches tendent à valider l'existence de patrons de violence qualitativement différents entre conjoints et aussi chez les parents. Le point de vue que nous avons défendu dans cet ouvrage est que la violence n'est pas

que l'expression intentionnelle d'un pouvoir et n'a pas que des finalités stratégiques. La violence privée n'est pas un phénomène homogène, car différents intérêts sont en cause lorsqu'un épisode violent s'amorce. Les tentatives de contrôle peuvent ainsi refléter la recherche de pouvoir et de domination de la conjointe ou de l'enfant²¹. L'agression exprime alors la volonté explicite de contrôler les ressources, les décisions, les comportements, ou même parfois les pensées du proche. Les transgressions et les comportements qui ne répondent pas aux attentes sont sanctionnés. La frustration engendrée par la résistance est à l'origine de la colère. La recherche de contrôle peut cependant aussi prendre racine dans les sentiments d'insécurité et d'impuissance ; la colère comme l'agression expriment alors la perte plutôt que le gain de contrôle. L'anxiété, les déficits de pouvoir²² et la perception d'être en danger dominent la subjectivité de l'agresseur, obnubilé par une motivation d'autoprotection ; l'impuissance peut alors générer des sentiments dépressifs qui nourrissent des états de colère. La colère serait plus froide dans les cas de violence stratégique et déstabilisante dans les cas de violence défensive. Toutefois, dans les deux cas, qu'il s'agisse de violence stratégique ou défensive, les intérêts de la victime sont subordonnés à ceux de l'agresseur : ce dernier est centré sur lui-même et manque incontestablement d'empathie.

En somme, nous postulons l'existence de deux modes d'organisation de l'agression : la perte de contrôle et la prise de contrôle²³. L'une est plus irréfléchie, impulsive, défensive, expressive et autoprotectrice. Elle survient lorsque l'agresseur se sent en danger, anxieux et impuissant. Le lieu de contrôle est alors externe ; l'agression est un comportement que l'agresseur contrôle peu²⁴. Il cherche à réduire son déficit de pouvoir, car

21. C'est la position la plus largement répandue et généralement soutenue par plusieurs chercheurs et intervenantes féministes pour expliquer la violence du conjoint.

22. Bugental et Martorell (1999) ont constaté que les adultes qui ont une perception de déficit de pouvoir sont plus susceptibles d'avoir un attachement anxieux.

23. Gondolf (2001) pose l'hypothèse qu'il y aurait aussi deux grandes tendances chez les hommes violents : la première s'inscrirait dans une logique narcissique, alors que la seconde serait articulée selon un continuum évitant/*borderline*. Dans le premier cas, les hommes montrent une plus grande propension à se légitimer et à se sentir dans leur droit. Dans le second, la violence sert à exprimer et à réguler l'anxiété. Straus constate aussi que la violence peut être instrumentale ou expressive (Straus, 2001). Ces différents types correspondent également à la typologie de Gilgun (2000) déjà présentée : les proactifs et les réactifs.

24. Bugental et Martorell font néanmoins une précision importante entre la mesure d'attribution du *Parental Attributional Test* et la perception du lieu de contrôle comme indicateur individuel. Elles spécifient que c'est une mesure relative de l'écart entre la perception de son pouvoir et celle de l'autre ; ce concept est interactif et rejoint la mesure du lieu de contrôle de Levinson (1974). Ce dernier instrument évalue aussi une mesure du contrôle exercé par d'autres (*powerful others*).

il en attribue plus à l'autre qu'à lui-même. L'autre est plus réfléchi, prémédité, offensif et prédatrice. Elle est motivée par la volonté d'accéder aux ressources ou de les contrôler et aussi par la recherche d'opportunités. Le lieu de contrôle est plus interne ; l'agresseur sait quel sera l'effet de son agression : faire mal, se venger, sanctionner une transgression, réagir à une offense ou une provocation, ou encore modifier les comportements de l'autre. Il cherche à augmenter son pouvoir sur l'autre ; la domination est son but. Ces différentes logiques affecteraient donc la structuration des conduites agressives. Les comportements violents d'un conjoint ou d'un parent peuvent suivre une logique parfois défensive et autoprotectrice, parfois stratégique et prédatrice. Cette hypothèse s'applique aux agressions et non aux agresseurs.

Même si l'agression est impulsive, elle implique des actions volontaires et devient, avec le temps, instrumentale. La séquence des événements met en scène une alternance des réactions gouvernées par les systèmes de mobilisation et de celles impliquant un niveau de conscience plus élevé. Par répétition, le recours à l'agression comme mode de réaction à une situation problématique acquiert une fonction instrumentale ; il y a donc une certaine conscience de l'utilité et de l'efficacité de ces conduites, dans la mesure où elles s'avèrent efficaces pour réduire le sentiment d'anxiété en évitant ou en échappant aux menaces perçues. Les agressions plus réfléchies et préméditées sont nettement plus volontaires et instrumentales ; elles sont efficaces si elles atteignent leurs objectifs ou si elles ont les effets qu'on attendait d'elles.

LE POUVOIR ET LA RECHERCHE DE CONTRÔLE SONT AUSSI UNE QUALITÉ

Dans les écrits sur la violence, la représentation du pouvoir est bien souvent connotée négativement. Pourtant, les définitions occidentales de la santé mentale incluent souvent les concepts comme la maîtrise de son environnement, la capacité d'action ou la perception de la compétence ; ces notions renvoient toutes à des capacités instrumentales de contrôler son environnement. Tout le long de ce livre, nous avons vécu ce malaise ou ce paradoxe. Le pouvoir est autant positif qu'il peut être négatif. L'expérience de la vie est viscéralement liée à l'apprentissage du pouvoir et à la nécessité d'apprendre des effets de nos conduites : l'enfant confiant et industrieux, l'adolescent qui expérimente qui il est et où il va, le jeune adulte qui tente de suivre un parcours d'insertion réussie, l'adulte qui actualise ses capacités et sa créativité dans une carrière ou un métier, les parents qui donnent naissance à des enfants qui grandissent bien, et le grand-parent qui réfléchit à sa vie avec satisfaction. Réussir sa vie implique une bonne dose d'instrumentalité et de préméditation, mais aussi qu'on la construise sans faire de mal !

LES DIMENSIONS SUBJECTIVES : LA VIOLENCE IMPULSIVE OU PRÉMÉDITÉE

Nous avons situé le concept de conscience au cœur de notre réflexion. À une extrême, l'agression peut donc être un acte impulsif, expressif et défensif, alors qu'à l'autre extrême, elle peut être un acte prémédité, stratégique et prédateur. Entre ces deux extrêmes, il existe de subtiles combinaisons où des actes involontaires et volontaires se succèdent de manière itérative. L'agression défensive, autoprotectrice dans sa nature, serait ainsi moins sous le contrôle de l'agresseur ; les émotions comme la peur et le sentiment d'être en danger gouverneraient davantage les processus d'interprétation de la réalité. La conscience des effets sur la victime, des buts à atteindre et des moyens pour y arriver serait altérée. Certains considèrent que l'agression verbale (jurer ou râler contre quelqu'un devant un tiers) n'est pas de la violence dans la mesure où il n'y a pas une intention de faire mal. Nous croyons pour notre part que si l'agression affecte la personne visée, elle est potentiellement violente. Les motivations de l'agresseur sont cependant moins hostiles ; il vise plus à exprimer ses émotions ou son point de vue. L'agression verbale a en ce sens des caractéristiques communes avec l'agression défensive. L'agression offensive et prédatrice est, en règle générale, plus stratégique ; elle semble aussi impliquer plus souvent des processus plus réfléchis²⁵. Les effets sont connus de l'agresseur et désavantageux pour sa victime ; l'agression est un moyen de les atteindre. Il se peut qu'une même personne recoure à l'agression de manière défensive, expressive et offensive à différentes occasions. Nous estimons néanmoins que les preuves qu'il existe deux types d'agresseurs, l'un organisé selon une logique de domination (opportunités) et l'autre gouverné par les émotions (menaces), sont très sérieuses.

Dans les deux cas, on constate toutefois chez l'agresseur une incapacité à être empathique aux effets négatifs subis par la victime, alors que la perception de l'impact de l'agression sur la victime est névralgique dans la reconnaissance (et la conscience) de sa violence. Comme nous l'avons dit plus haut, les émotions sont des informations ; elles indiquent l'intensité des situations sociales. Or, manifestement, les agresseurs, qu'ils soient impulsifs ou stratégiques²⁶, accusent une déficience à capter ses indices et à décoder ce type d'information. Cette insensibilité est souvent comprise comme de l'égoïsme. Nous avançons toutefois l'hypothèse que cette caractéristique commune aux agresseurs n'est pas nécessairement déterminée par les mêmes processus. Les émotions de la victime

25. Il est toutefois concevable qu'une agression offensive soit impulsive.

26. L'agresseur stratégique est celui qui recourt à l'agression de manière préméditée.

seraient des informations non pertinentes et, par conséquent, peu captées et traitées chez l'agresseur stratégique²⁷. Pour l'agresseur impulsif, la perception des émotions d'un proche serait aversive car surstimulante²⁸; ce dernier est mobilisé et envahi par ses propres états affectifs, vécus sans médiation cognitive réfléchie. Le traitement de l'information serait alors primitif et amoindri; les cognitions sont plus préconscientes et automatiques, fortement ancrées dans l'histoire problématique des personnes plutôt que modulées par les événements spécifiques du contexte. En fait, peu d'affects ou trop d'affects engendrent des distorsions et des biais dans le décodage de la réalité. Cela perturbe sensiblement aussi la capacité de se percevoir comme violent²⁹. L'agresseur qui recourt plus souvent à la violence stratégique n'est pas nécessairement plus conscient qu'il est à ce moment-là violent; légitimer ses comportements dangereux par son insensibilité aux effets négatifs sur autrui fait en sorte qu'il peut minimiser la gravité des agressions qu'il commet.

De plus, l'intention de l'agresseur³⁰ ne peut être considérée comme une condition nécessaire et intrinsèque de ce problème social. Elle sert plutôt à évaluer le degré de responsabilité de l'agresseur³¹. Enfin, les défis de l'intervention pourraient à la limite être tout à fait opposés: l'acquisition du contrôle de soi pour l'impulsif et la diminution du contrôle de l'autre pour le stratégique. Il est aussi essentiel de déconstruire le sentiment qu'a l'agresseur d'être agressé, en déficit de pouvoir ou encore provoqué.

DES INTERPRÉTATIONS DANGEREUSES

Une grande partie de ce livre a porté sur la manière dont les acteurs familiaux interprètent les événements lors d'épisodes d'agression. Plusieurs recherches tentent de voir ce que les conjoints et les parents comprennent à propos de ce qu'ils vivent dans de telles situations. La violence se nourrit

27. On pourrait parler ici de psychopathie.

28. La surstimulation (*stimulus overload*) a souvent été associée à une situation stressante.

29. Il nous semble utile d'établir ici des liens avec les types d'attachement. Les individus qui ont des liens d'attachement insécures évitants seraient plus enclins à soustraire les émotions comme information, alors que les individus dont les liens sont anxieux et ambivalents seraient plus susceptibles de vivre des débordements émotionnels.

30. La capacité de percevoir les conséquences de ses actes est une caractéristique qui différencie l'agression impulsive, plus mobilisée à réagir aux événements, de l'agression stratégique plus en amont des événements.

31. L'analogie avec le système judiciaire est ici utile; un homicide involontaire est passible d'une sanction moins grave qu'un homicide avec préméditation.

de perceptions biaisées et de distorsions cognitives. Les cognitions qui guident les processus de traitement de l'information sont descriptives (schémas/conceptions), explicatives (attributions) et évaluatives (attitudes/attributions).

Plusieurs données indiquent que le risque est plus élevé lorsque la personne a une conception étroite de ce qui est violent : pour elle, la violence laisse des marques tangibles. Comme nous le disions plus haut, ne pas percevoir les impacts sur la victime est également problématique. Des conceptions restreintes limitent la capacité de reconnaître la violence qu'on exerce comme celle qu'on subit ; le manque de capteurs rend plus aveugle et inconscient. La situation se complique si, en plus de ne pas percevoir l'impact négatif de son agression sur la victime, l'agresseur considère qu'elle est utile. Cette combinaison « cognitive » est dangereuse. Il faut aussi souligner l'importance des expériences de victimisation des agresseurs.

Ne pas reconnaître qu'on a été victime est à cet égard un risque important de (re) produire de nouvelles victimes ; occulter sa propre victimisation empêche l'élaboration d'une réflexion critique sur le traitement qu'on a subi. À l'inverse, une saine mise à distance éveille la conscience de soi, de ses peines et de ses douleurs passées et permet d'éviter de recourir de manière automatique à ces patrons de relations dangereux constitués historiquement.

Des dynamiques cognitives

Certaines dynamiques cognitives sont plus risquées que d'autres. L'activité cognitive est systémique. La conception de la violence chez une personne n'est pas un trait de caractère ; ce n'est donc pas une caractéristique stable et imperméable aux situations. Elle varie selon le contexte et les personnes en cause. Les victimes minimisent l'agression qu'ils subissent de la part d'un proche. L'intolérable est toléré lorsqu'on aime quelqu'un. Les processus d'attention cèdent le pas aux processus d'habituation ; les seuils de tolérance s'élèvent. Dans certains cas, l'information ne se rend pas dans la mémoire à long terme ; dans d'autres cas, elle est peu accessible, compte tenu de la souffrance qu'elle activerait. On excuse, on innocente ou l'on se blâme pour sauvegarder sa relation affective ; les femmes et les enfants maltraités ont parfois tendance à minimiser l'agression, à excuser et à pardonner leur agresseur. Cette souplesse, animée par des sentiments amoureux et nourrie par une piètre estime de soi et une identité personnelle floue, est pourtant très dangereuse. Elle renforce l'externalisation de la responsabilité chez l'agresseur, qui vit du ressentiment et se sent en légitime défense ; elle alimente la tendance chez la victime à se tenir pour

responsable et à se culpabiliser³². Agresseur comme victime semblent dynamiquement engagés à reconstruire la réalité de sorte à transformer la victime en agresseur. Dans ses formes les plus graves, cela a pour conséquence l'aliénation de la victime ; la réalité familiale est perçue à travers le regard hégémonique que construit l'agresseur. Les causes envisagées par l'agresseur se concentrent sur l'adversaire ; il n'y a que très peu d'introspection qui l'impliquerait personnellement dans la genèse du conflit, ou encore d'explication nuancée qui lui permettrait d'appréhender aussi les circonstances atténuantes chez la victime et les causes sociales à l'origine des stress familiaux. Et pourtant, ces activités cognitives rehaussent la conscience individuelle. En somme, l'agresseur objective la réalité de manière étroite et désavantageuse pour la victime.

Des théories ancrées dans les relations entre les proches

Les attitudes se fondent sur des référents qui révèlent la nature des schémas à propos de soi (comme femme, homme, parent, conjoint) et de ses proches (partenaire, enfant). Les attitudes sont aussi des théories implicites sur les relations intimes et comportent des ingrédients de violence qu'il faut neutraliser. À cet égard, les repères sur lesquels s'appuient l'agresseur comme la victime nous en disent long sur les idéologies qui circulent dans la société et la manière dont sont structurés les rapports sociaux dans la famille. Les objets traités peuvent concerner directement la violence. Néanmoins, des thèmes plus indirects sont aussi potentiellement rappelés à la mémoire au moment opportun : notamment les standards du couple à propos des relations intimes, de la sexualité, des rôles sexuels et de l'égalité des sexes, ou encore la conception du parent à propos de l'enfance, de l'éducation et de la discipline ; ils peuvent dès lors devenir des référents quand vient le temps de juger si le comportement de sa conjointe ou de l'enfant est inacceptable, aversif, intolérable et appelle une correction ou une réparation. Ainsi, les attitudes révèlent les intentions d'agir ; elles nous en disent long sur les buts du parent comme du conjoint. La frustration engendrée par la difficulté ou l'impossibilité d'atteindre les buts fixés³³ justifie parfois le recours à l'agression, surtout

32. Le lieu de contrôle est une dimension des processus d'attribution particulièrement névralgique ; se percevoir en déficit de pouvoir au profit d'un proche est un facteur de risque. L'événement désagréable se trouve soudainement sous le contrôle de l'autre : la responsabilité aussi. Conjoints et parents agressifs ont plus tendance à placer la cause en dehors d'eux-mêmes et à rendre la conjointe et l'enfant responsables du problème comme des solutions.

33. Les attitudes participent à leur définition.

si l'agresseur a peu de réserves face à ce moyen³⁴. Ainsi, les attitudes contiennent aussi les prescriptions à propos des moyens ; la perception de l'utilité de l'agression est une des cognitions les plus risquées.

Ces attitudes ont aussi le pouvoir d'évoquer des affects plus ou moins intenses. Le manque de complexité, les surgénéralisations, ainsi que la polarisation des contenus conditionnent un traitement peu nuancé et expéditif des situations familiales qui sont tout sauf simples. La centralité des enjeux auxquels ces attitudes³⁵ sont associées et leur facilité d'accès ont également une incidence affective importante ; ainsi, lorsque l'insécurité ou les menaces à l'estime de soi ou à son pouvoir sont en jeu, les repères à propos de soi, des proches et des objets justifiant la violence privée peuvent être facilement accessibles. D'autres schèmes ou attitudes qui pourraient modérer les interprétations ne sont pas évoqués. Bien des biais et distorsions cognitifs sont alors prévisibles.

Les attitudes ont aussi la capacité d'évoquer des images ancrées dans l'histoire personnelle (et phylogénétique) et le milieu social ; ces images expliquent en partie les dynamiques d'insertion sociale. L'expérience passée et contemporaine de la violence familiale, ainsi que l'appartenance à un genre, à une race, à une classe sociale, à une communauté ou à un réseau se révèlent dans le contenu des représentations. Différents rapports sociaux déterminent les interactions familiales. Les manières d'expliquer qu'ont l'agresseur comme la victime reposent sur des processus de légitimation non aléatoires ; la compassion est sélective pour les membres de sa race, de son ethnie ou de son genre³⁶. En outre, les femmes sont moins enclines à tolérer la violence et plus capables de la reconnaître ; la violence sévère est moins acceptée chez les populations scolarisées ou économiquement favorisées. Enfin, la violence des femmes serait culturellement plus tolérée dans les sociétés qui valorisent l'égalité des sexes, alors que la violence des hommes est plus acceptée dans des sociétés patriarcales.

34. Un manque d'attitudes ne favorise pas l'inhibition de ce moyen ou encore, des attitudes spécifiques autorisent son recours.

35. Une personne centrée sur ses intérêts ou insécure aurait des attitudes dont le thème est organisé autour de soi.

36. Ces processus sont en action lorsque les personnes font partie d'un groupe d'intérêt, quand elles défendent un groupe mais pas un autre.

En somme

L'interprétation de la réalité et le choix de se comporter de manière violente avec les proches (ou de subir ces agressions) sont fortement influencés par ces processus et contenus cognitifs qui sont systématiquement reliés entre eux. Ces derniers façonnent les processus d'objectivation de la réalité en captant sélectivement certaines informations et en les organisant de sorte à donner à la personne l'impression que son environnement social a du sens. La réalité familiale est ainsi définie, expliquée et évaluée. La minimisation de ce qui est vécu, l'externalisation du contrôle de l'agresseur et la surresponsabilisation de la victime sont des manières d'expliquer dangereuses qui concourent à maintenir malgré tout l'intégrité du système familial dysfonctionnel. Les interprétations dangereuses se caractérisent donc par les paramètres suivants : les intérêts de la victime sont subordonnés à ceux de l'agresseur ; l'agression est minimisée ; l'analyse des événements est centrée sur les torts de la victime et occulte la responsabilité de l'agresseur ou les facteurs contextuels atténuants ; et enfin, les conséquences négatives sur la victime sont sous-évaluées au profit des intérêts de l'agression pour l'agresseur³⁷.

Un bémol s'impose toutefois ; les recherches qualitatives que nous avons consultées nous permettent en effet de nuancer ces points de vue. Les perceptions d'un même événement peuvent être traversées par des contradictions. L'activité cognitive des acteurs familiaux n'est pas comme un long fleuve tranquille ; elle peut être complexe et générer des paradoxes. Ces contradictions peuvent être vécues comme des clivages ou, au contraire, faire l'objet de dissonance consciente ; dans un cas, l'inconfort conscient est évité, tandis que dans le second, le malaise est inévitable. Les conjoints et les parents sont en effet aux prises avec des ambivalences qui laissent suggérer un état mental où règne parfois la confusion. Cette ambivalence peut toutefois être le point de départ d'un processus d'intervention. Il semble néanmoins crucial d'intervenir auprès des familles pour augmenter leur capacité de réflexion et de conscientisation. Les approches et les outils d'intervention devraient favoriser l'introspection des processus et contenus cognitifs problématiques, contrer les effets négatifs de l'histoire de l'adulte, modifier la rigidité des patrons de relations et enfin, introduire des modes d'interactions plus prosociaux où les proches ne se considèrent plus comme des adversaires à combattre. Enfin, il faut viser non seulement la subjectivité des acteurs, mais aussi les conditions objectives qui structurent leurs rapports : la réduction de l'asymétrie de pouvoir entre les conjoints ou des abus de pouvoir chez les parents est un objectif incontournable.

37. Nous tenons ici à remercier Louise Lemay, étudiante au doctorat en sciences humaines appliquées, qui nous a inspiré la formulation de cette idée.

UNE CONJUGAISON DE PERSPECTIVES THÉORIQUES

Nous avons aussi tenté de construire un point de vue interdisciplinaire sur l'étude de la conscience de la violence privée. Les approches cognitivo-comportementales sont très populaires chez les chercheurs et les intervenants qui travaillent auprès des personnes violentes. Il est évident que ce courant a influencé nos propos, son hypothèse centrale étant que des cognitions dangereuses sont associées à des conduites dangereuses. Nous considérons toutefois que ce courant néglige le rôle des émotions dans les dynamiques cognitives et comportementales, les influences transactionnelles entre agresseur et victime, ainsi que les dimensions sociales de l'activité cognitive du sujet.

Les recherches qui se centrent sur le traitement de l'information sociale incluent de plus en plus les émotions comme source d'influence des processus de pensée. En considérant ce facteur, nous avons été amenées à différencier les agresseurs réactifs/impulsifs des agresseurs proactifs/stratégiques; nous avons aussi mieux saisi comment des situations anxiogènes suscitent le recours aux systèmes biologiques de mobilisation face au danger, du déploiement de cognitions préconscientes³⁸ et au traitement plus primitif de l'information. Pour l'approche cognitivo-comportementale, l'activité cognitive de la personne violente est surtout consciente, délibérée et stratégique; à la limite, cette approche se centre sur la capacité qu'a l'agresseur de gérer sa colère. La gamme des émotions vécues par l'agresseur et l'agressé est cependant beaucoup plus étendue. Le sentiment d'insécurité peut rendre inquiet, préoccupé, stressé, anxieux, désespéré ou jaloux; les sentiments d'abandon, de rejet, de méfiance, d'hostilité, de trahison et de colère sont aussi vraisemblables dans ces situations. Lorsque l'estime de soi est menacée, la tristesse, le découragement, l'ennui, le vide ou la culpabilité peuvent conduire à des états dépressifs. Le ressentiment, le sentiment d'être ridiculisé, dénigré, la honte, la jalousie, le mépris, la vengeance, la colère, la haine, l'humiliation, le déshonneur, l'envie ou le sentiment d'injustice laissent suggérer non seulement que l'amour-propre est blessé, mais qu'il y a eu offense qui appelle réparation. Cependant, on peut supposer, dans ces derniers cas, que l'estime de soi et l'identité des personnes reposent sur des fondations plus solides. Ce sont plutôt les réactions sociales et les risques d'exclusion qui sont ici en cause.

38. Nous souhaitons ici apporter une précision. Les cognitions préconscientes ne sont pas toutes dangereuses. Plusieurs d'entre elles sont activées dans la vie de tous les jours. Elles correspondent aux routines acquises qui favorisent une réaction rapide et peu exigeante face aux situations familières. En ce sens, elles peuvent être tout à fait adaptatives.

Bref, les états affectifs sont divers et demandent une compréhension et une intervention différentielle. Parfois, ils révèlent la fragilité du moi, parfois, ils témoignent du besoin de contrôle, de valorisation ou de reconnaissance et quelquefois, ils doivent être contenus pour éviter de faire à nouveau des victimes.

De plus, en intégrant les théories des représentations sociales, nous avons reconstruit le concept de cognition ; ce n'est pas qu'une caractéristique personnelle, c'est aussi un indicateur du social. C'est par elle que la réalité est objectivée ; objectivation qui, paradoxalement, nous donne accès à la subjectivité de l'acteur. Les perceptions et interprétations individuelles sont également structurées en fonction de thèmes qui ne sont pas neutres, mais indiquent la position du conjoint et du parent dans l'échiquier social. Ces repères sont non seulement des filtres pour comprendre la réalité vécue et lui donner un sens, mais aussi des indicateurs tangibles de l'organisation sociale et des modes d'adaptation qui y prévalent.

LES DIMENSIONS OBJECTIVES : LA SÉCURITÉ ÉCONOMIQUE ET L'INTÉGRATION SOCIALE

Nous avons consacré une grande partie de ce livre à l'influence de la subjectivité des acteurs familiaux sur les probabilités de violence dans la famille. Même si ce n'était pas l'objet principal de cet ouvrage, nous reconnaissons cependant l'influence importante des conditions de vie objectives sur le dysfonctionnement familial. Nous avons parlé des déterminants éthiques, culturels et structurels dans les chapitres 1 et 2. Les mauvaises conditions de vie et les inégalités structurelles, comme le manque d'argent et de temps dans la famille, l'incapacité de réaliser les désirs projetés par nos sociétés³⁹ et le manque de considération pour les femmes et les enfants, menacent la quiétude des familles et multiplient les occasions d'agression. En somme, les déficits dans le statut, le prestige, la valorisation et la reconnaissance sociales, les revenus ou les biens sont dangereux pour les familles. Les personnes exposées à cette précarité éprouvent beaucoup plus de difficulté à répondre aux attentes sociales qui idéalisent les gagnants et méprisent les perdants.

La violence sévère et chronique est plus probable dans des environnements stressants et défavorables ; la violence se transmet plus de génération en génération dans ces familles. Les familles signalées à la Protection

39. Conditions qui font que certains ne peuvent accéder aux opportunités pourtant convoitées, ce qui leur renvoie une image frustrante de perdant.

de la jeunesse vivent le plus souvent dans des conditions difficiles, marquées par la pauvreté et la précarité. Dans ces familles, l'insécurité se conjugue au pluriel ; elle est physique, affective, sociale et économique. En fait, ces familles vivent plus souvent de la souffrance que du bien-être⁴⁰. Les stress économiques et l'exclusion sociale qui frappent souvent les femmes qui décident de quitter leur conjoint violent et se retrouvent seules à assumer l'intégration sociale de la famille illustrent aussi bien ce propos. En outre, le fait que la violence mineure ou psychologique soit présente dans toutes les couches sociales n'élimine en rien l'importance des influences macrosystémiques ; les classes moyennes et favorisées font aussi face à des questions de survie et d'adaptation fort complexes. Dans des sociétés où l'économie constitue une forme d'intégrisme quasi religieux, l'avoir est le pouvoir ; et l'appropriation et la consommation des biens sont des finalités absolues. L'idéologie du progrès, dominante et hégémonique, fait que le changement est la règle la plus stable. La pauvreté, les stress économiques⁴¹, la disqualification ou l'exclusion sociale, l'absence de repères, le vide et le déficit de sens, l'anomie et la solitude sont les prix que nous

40. Cinq zones d'adaptation sont décelables dans la vie quotidienne des familles : des zones de promotion, de prévention, de protection, de répression et de prédation. Le bien-être physique, psychologique et social est assuré lorsque les besoins et les droits de la conjointe et de l'enfant, mais aussi des conjoints et des parents, sont assurés. Les probabilités d'agression ou de négligence violente sont alors très réduites. Dans les zones de prévention, l'évitement de la menace est perceptible. Agresseur et victime sont encore en amont de l'attaque. Dans la zone de protection, la confrontation à un danger prédomine. Les victimes sont exposées à des attaques. Les agresseurs attaquent mais peuvent aussi se sentir menacés ou attaqués. Les systèmes de mobilisation face au danger sont alors activés chez la victime, mais aussi parfois chez l'agresseur défensif. Dans les zones de répression et de prédation, prévalent le contrôle des comportements et des pensées du proche, la sanction des transgressions, comme la punition ou les tentatives d'isolement, ou encore l'appropriation des ressources, comme la violence économique. L'agression est alors plus stratégique. Dans ces situations risquées, les victimes déploient des stratégies diverses, voire opposées : la recherche de proximité et le conformisme, la retraite et l'échappement hostile ; ou encore les représailles et la résistance ou l'affrontement. Ces différentes réalités sont façonnées à la fois par des dynamiques symboliques (les systèmes d'interprétation des acteurs en cause) et par des dynamiques objectives (les statuts et les rapports sociaux en cause). Les familles qui vivent beaucoup de précarité physique, affective et économique sont souvent plus soumises à des logiques d'adaptation préventive, protectrice, répressive ou prédatrice. La promotion de leur développement est un enjeu très peu présent dans leur vie. Ce point de vue trouve malheureusement trop souvent un écho dans les représentations des institutions chargées de surveiller les agresseurs et de protéger les victimes ; peu d'interventions sont pensées pour favoriser leur bien-être. Les problèmes de ces familles envahissent l'agenda d'action.

41. Les manifestations de stress sont d'autant plus sévères (l'hypertension artérielle grave) lorsque les conditions de travail combinent les risques physiques, la pénibilité, la lourde charge de travail, la précarité, l'absence de sécurité d'emploi, les revenus peu élevés ainsi qu'une faible latitude dans la prise de décision, l'autonomie et le contrôle (Delberghé, *Le Monde*, 10 juin 2002).

payons individuellement et collectivement pour profiter de cette sacrosainte liberté libérale. Ces « valeurs et produits néolibéraux » ne sont franchement pas favorables au développement de relations familiales pacifiques, même chez les plus nantis. En plus, des idéologies multiples et contradictoires coexistent dans nos sociétés. Même si nous constatons une nette progression dans l'évolution des normes qui désapprouvent la violence privée, d'autres croyances sociales sont plus problématiques. La valorisation de l'individualisme, de la territorialité, de la compétition/domination et de l'élitisme, conjuguée à la tolérance complaisante d'écarts parfois considérables dans la distribution de la richesse, sont loin d'être des croyances qui diminuent les probabilités de violence⁴².

Ainsi, les valeurs sociales, les stress et inégalités structurels, le relâchement des liens sociaux et le rejet social contribuent à créer des conditions défavorables et des milieux dangereux. Ils compromettent la réussite de l'intégration sociale, surtout de ceux pour qui l'égalité des chances n'est qu'une abstraction politique. L'identité sociale, le pouvoir sur sa vie ainsi que les possibilités de réalisation, de productivité et de générativité⁴³ sont sérieusement handicapés dans ce cas. La sécurité économique est transactionnelle; elle est nécessaire pour garantir la sécurité physique des familles. La satisfaction des besoins de base comme manger, se vêtir, avoir un abri et un revenu décent dépend beaucoup des dispositifs sociaux qui protègent les familles de l'indigence et du désespoir. Elle dépend aussi de processus économiques sains qui ne tolèrent pas l'appauvrissement et les écarts de richesse excessifs. La qualité des conditions de vie, même si elle n'est pas suffisante pour promouvoir la sécurité affective des femmes et des enfants⁴⁴, est cependant nécessaire. L'affection, l'amour, la patience et la protection nécessitent des qualités humaines particulières qui sont mises à rude épreuve dans un contexte de stress et d'insécurité économique.

42. Comme le respect des autres et de la diversité, l'égalité, l'entraide et la générosité.

43. Nous faisons ici référence aux besoins de développement humain que nous a inspirés la lecture des théories de Maslow, Glaser, Pransky et Erickson. Les stades de développement de la vie adulte chez Erikson renvoient à la productivité et à la générativité. Cela veut dire, être en mesure, d'une part, de participer à la vie sociale en exerçant son initiative, sa créativité, sa compétence ou son leadership dans un domaine donné et, d'autre part, d'assurer la pérennité de ses gènes, de ses réalisations, de ses idées et de ses valeurs. Les enfants sont une des courroies de transmission qui permettent cette pérennité, mais pas la seule. En somme, la productivité suppose des réalisations; la générativité est associée à sa pérennité qui est en quelque sorte associée à un enjeu de reproduction biologique mais aussi sociale.

44. Particulièrement vulnérables sur ce point dans nos sociétés.

Il ne suffit pas de modifier les cognitions des conjoints et des parents pour espérer changer leurs comportements. Les cognitions risquées sont produites dans un milieu et, paradoxalement, elles sont parfois une adaptation à celui-ci. Cibler les environnements défavorables est aussi névralgique que cibler les personnes qui mettent en danger leurs proches ou que protéger ceux qui sont menacés par elles. Lorsque l'environnement est défavorable, la représentation du monde est hostile et la méfiance envers autrui est grande. Les premiers qui subissent les contrecoups de ces perceptions sont en général les proches. Il faut ainsi éviter de surpsychologiser un problème qui n'est pas seulement individuel ou interpersonnel. La violence est biologique, psychologique et sociale (politique, culturelle et économique). Les représentations de la violence privée qui dominent dans la société centrent encore trop notre attention sur ses manifestations microsystemiques. Nous avons un urgent besoin d'élargir notre vocabulaire pour parler de ce problème de manière plus nuancée et avoir des mots pour le dire⁴⁵.

LA PROFONDEUR DES ENJEUX : L'ANCRAGE BIOLOGIQUE, PSYCHOLOGIQUE ET SOCIAL

Les déclencheurs à l'origine de l'incident qui dégénère ne sont pas neutres ; comme nous l'avons dit dans cet ouvrage, ils révèlent des enjeux d'insécurité et de pouvoir. Les agressions motivées par des sentiments de rejet, d'abandon et de jalousie nous semblent être à la frontière entre la violence défensive et la violence prédatrice. Comme les manifestations de violence, les enjeux sont pluriels : biologique, psychologique, familial et sociétal. Les incidents critiques liés à la protection des enfants ou à la sexualité⁴⁶ et à la

45. Par exemple, perdre son emploi est une agression psychologique (peur, insécurité et rejet) et économique qui expose les familles à une cascade d'autres agressions vécues en privé. Comment alors qualifier le comportement de ceux qui décident du sort économique du conjoint ou du parent et, par voie de conséquence, des possibilités de survie de la famille ?

46. La psychanalyse considère la sexualité comme une énergie vitale. Elle est à la frontière des pulsions de vie et de mort. Elle est source de plaisir mais aussi de pouvoir et de terreur. Elle est impulsive et stratégique. Elle est biologique, psychologique et sociale. Cela en fait une des activités les plus centrales de l'humanité. Elle est déterminante dans les processus d'accouplement. Or, l'accouplement est névralgique pour la survie et la reproduction de l'homme aussi bien que de la femme. À l'aube de notre histoire, l'activité sexuelle et l'accouplement sélectif ont permis au mâle d'assurer sa reproduction ; son degré de domination dans le groupe avait une influence directe sur son accès à une partenaire. Pour la femelle, la sexualité et l'accouplement étaient également des activités

jalousie⁴⁷ dans le couple nous rappellent que l'adaptation humaine se fonde sur des sédiments dont la profondeur n'a d'égale que l'ancienneté. Les besoins de soins, de sécurité, d'identité, d'intimité, de valorisation, de reconnaissance, de pouvoir et de réalisation sont au cœur du développement de la personnalité dans les sociétés modernes; ils peuvent déclencher des épisodes violents tant entre parent et enfant qu'entre conjoints⁴⁸. De plus, quand la violence menace l'intégrité de la famille, c'est paradoxalement la volonté de la maintenir, même si elle est souffrante et dysfonctionnelle, qui engendre à son tour des situations de violence⁴⁹.

LES RAPPORTS ENTRE LES CONJOINTS

Des enjeux névralgiques, au carrefour de l'histoire biologique, personnelle et sociale (les rapports de genre), peuvent parfois être de véritables détonateurs. La propension de l'homme à devenir un conjoint agresseur vient d'une socialisation qui prohibe chez lui l'expression des besoins de sécurité et d'intimité, et réduit les occasions qu'il pourrait avoir de développer ses capacités d'empathie. La dépendance affective est pourtant

très instrumentales et stratégiques; elles l'ont assurée d'une protection et d'un accès indirect aux ressources et opportunités. Encore aujourd'hui, le choix du partenaire a une incidence importante sur le positionnement social de toute la famille; à titre d'exemple, la désertion du père est fréquente chez les familles signalées à la Protection de la jeunesse. La sexualité est ainsi une activité prépondérante, symboliquement comme concrètement, dans le développement de la vie du couple et son maintien. C'est pourquoi elle participe activement à souder les liens du couple et à renforcer une dépendance concrète comme affective; c'est une activité éminemment contingente. L'intégrité du couple est particulièrement menacée lorsqu'un des partenaires approche sexuellement une autre personne. La sexualité ou la jalousie sont des raisons fréquemment évoquées pour expliquer la violence ou la discorde dans un couple. Les sentiments d'intimité et de propriété (pouvoir) sont alors plus ou moins entremêlés. Par la sexualité, l'homme et la femme s'approprient, d'une certaine façon, l'autre; ce n'est pas une appropriation seulement du corps mais aussi de la ressource que chacun représente pour l'autre. C'est ce qui pourrait expliquer que l'adultère ou la séparation soient des événements si potentiellement explosifs. Ils évoquent la perte, le rejet, la honte, bref des menaces d'une intensité extrême, compte tenu de « l'épaisseur » des enjeux. Les sociétés patriarcales ont sanctionné beaucoup plus vigoureusement l'adultère de la femme que celui de l'homme, l'appropriation de la femme par l'homme étant un des fondements de ces systèmes sociaux. Par ailleurs, les recherches que nous avons consultées laissent suggérer que les femmes sont également jalouses et violentes face à l'adultère de leur partenaire. Dans un couple plus égalitaire, l'adultère de l'homme comme de la femme provoquerait des incidents violents.

47. La jalousie est un déclencheur qui soulève des enjeux multidimensionnels car les systèmes de motivation impliqués sont complexes et variés. Elle est intimement liée à la sexualité, à l'intimité et à la propriété.
48. Comme l'abandon, le rejet, le sentiment d'être envahi par les besoins de l'autre, les conflits de contrôle, le pouvoir, la légitime défense, la vengeance, les tentatives d'éduquer.
49. La séparation, le divorce, l'adultère.

alimentée par cette propension stéréotypée à rejeter ses besoins légitimes de réassurance et d'affiliation affective. Il en résulte que l'agresseur peut confondre les besoins de sécurité et d'intimité avec les besoins de propriété (ou de pouvoir). Les attentes d'exclusivité sont la conséquence logique d'une telle représentation des relations de couple. Dans ce cas, il n'est pas surprenant que des événements comme une séparation ou l'adultère génèrent des sentiments d'abandon, de rejet et soient considérés comme une atteinte à l'amour-propre ; en tout cas, cela soulève des passions explosives. Les processus biologiques, psychologiques et sociaux qui contribuent à faire d'une femme une victime potentielle sont bien différents. Sa sensibilité peut lui être fatale, surtout lorsque ses besoins d'affiliation et d'intimité ont dominé son développement au détriment de ses besoins d'identité, d'autodétermination et de réalisation personnelle. Les conséquences logiques d'un tel parcours sont la dépendance effective vis-à-vis de l'agresseur et la propension à l'excuser et le pardonner. Ainsi, dans certains cas, des questions de sécurité et d'intimité chez l'homme et des enjeux identitaires chez la femme convergent pour produire une dynamique conjugale⁵⁰ violente qui est peut-être initiée par le conjoint, mais est aussi entretenue par sa partenaire. L'histoire biologique de différenciation sexuelle, le développement de l'identité sexuelle et la socialisation stéréotypée se conjuguent ici pour produire un agresseur et une victime. Les questions en cause sont par conséquent multidimensionnelles. En somme, la dépendance psychologique et les rapports sociaux sont aussi ancrés biologiquement.

LES RAPPORTS PARENT-ENFANT

La violence dans les rapports parent-enfant suit elle aussi cette triple logique. La dépendance des enfants aux soins et à la protection des adultes, d'abord biologique dans sa nature, est à l'origine de bien des négligences ; les défis d'éduquer et de discipliner sont des déclencheurs fréquents d'épisodes d'agression parentale. La capacité de l'enfant de faire face aux différents défis qui jalonnent son développement actuel et futur est conditionnelle à la capacité des parents de répondre aux différents besoins psychosociaux déjà évoqués plus haut. Les attentes sociales, cristallisées en attitudes, définissent ce que sont et devraient être les capacités parentales. Ces représentations constituent un défi particulièrement exigeant pour des familles

50. Nous avons souhaité illustrer une dynamique conjugale violente. Ce n'est sûrement pas la seule. Pour les femmes indépendantes économiquement et qui ont une identité personnelle claire et des capacités d'autodétermination bien affirmées, les questions suscitant les conflits sont certainement différentes. Le choc des pouvoirs et des identités risque d'être plus périlleux.

stressées ou démunies. Ces attentes interpellent davantage la mère, surtout quand ça va mal. La violence à l'endroit des enfants est au carrefour de deux types de rapports sociaux : l'âge et le genre. Dans les deux cas, il y a un fondement sociobiologique ; la protection de l'être en développement par celui qui a atteint la maturité et le positionnement de la mère qui est dans une relation de proximité historique avec l'enfant. Cela a façonné considérablement les représentations de la parentalité, l'actualisation concrète des pratiques familiales et l'identification du coupable dans les contextes de victimisation de l'enfant. L'engouement récent pour la promotion de la paternité devrait contribuer à remodeler les dynamiques de dépendance entre les adultes et les enfants. Définir les liens qui existent entre la violence conjugale et la violence envers l'enfant devrait élargir notre compréhension des dynamiques familiales et déplacer l'intérêt jusqu'à maintenant presque exclusif pour la mère vers le père. La maternité n'est pas que biologique ; elle est aussi beaucoup un fait social⁵¹.

UNE APPROCHE BIOPSYCHOSOCIALE

Pour conclure, nous avons jugé utile de représenter sous forme de tableau (voir tableau épilogue) une synthèse des concepts de base qui ont émergé de la réflexion que nous a inspirée l'écriture de ce livre. Différentes dimensions regroupent les concepts clés ; les conditions structurantes préalables, les besoins des agresseurs et des victimes, les déclencheurs et les enjeux qui leur sont associés, les facteurs qui influencent l'interprétation des événements avant et après l'épisode d'agression, la nature des agressions et les conséquences sur les victimes sont les éléments sur lesquels a porté notre réflexion sur la violence familiale.

D'abord, les conditions structurantes préalables renvoient à l'héritage transmis par nos ancêtres les primates, les conditions objectives de société et le type de famille dans laquelle agresseur et victime prennent place comme acteurs (nous y reviendrons à la fin de cette section). Puis, le concept de besoin nous permet de comprendre pourquoi l'agresseur attaque et la nature de la menace qui pèse sur la victime. Les besoins sont des antécédents dans la mesure où ils motivent l'agression ; comme nous l'avons constaté dans ce livre, les besoins de sécurité et de pouvoir sont souvent à l'origine du déclenchement d'épisodes coercitifs. Les dépendances dangereuses, l'incapacité à protéger, l'impuissance, les attentes de conformité, les luttes pour le contrôle, la perception d'une provocation ou le sentiment d'être défié expriment parfois des sentiments d'insécurité,

51. Voir l'argumentation très intéressante de Delphy (1991) à ce sujet.

parfois la volonté de dominer ou l'affirmation de son pouvoir. Bien souvent, le conjoint ou le parent sont plus exigeants que sensibles face au partenaire ou à l'enfant ; ils font passer leur désirs et leurs intérêts avant ceux de la victime. Les besoins sont aussi des conséquents parce que l'agression met en péril la capacité de la victime à les satisfaire. Nous avons dit en effet que la violence menace le sentiment de sécurité et la capacité de faire confiance, détruit l'estime de soi, génère de l'impuissance, laquelle compromet sérieusement l'autodétermination et la possibilité de se réaliser. Les déclencheurs à l'origine d'un épisode d'agression relèvent aussi de questions de sécurité, d'estime de soi et de pouvoir.

L'interprétation des acteurs permet de saisir comment l'agresseur et la victime objectivent la réalité, et ce, avant et après l'agression. La médiation est à la fois émotive (la colère étant un affect prédominant, mais il y en a beaucoup d'autres) et cognitive (schémas, attitudes, attributions ; cognitions préconscientes et automatiques ou conscientes et réfléchies). L'information est traitée (orientation, codage, emmagasinage) par des processus psychophysiologiques comme l'attention (sélection, perte d'information), l'habituation (tolérance), la mémoire (épisode et sémantique ; accès et confirmation des schémas) et l'apprentissage (répertoire ; coûts/bénéfices). Le traitement de l'information est aussi fortement influencé par les ancrages historiques et sociaux des personnes. En amont de l'agression, il influence la perception, le jugement, l'intention et la sélection des comportements. En aval, il affecte la capacité de reconnaître les impacts sur la victime et l'efficacité de l'agression. En somme, les interprétations sont dangereuses quand elles favorisent des explications qui minimisent, banalisent, excusent, pardonnent ou externalisent l'agression.

De plus, on peut qualifier l'acte agressif selon sept paramètres : la nature de l'acte, la présence ou non de médiation entre l'agent et l'agression, le momentum, le niveau stratégique, le contexte qui pousse à adopter ce comportement, le niveau de conscience de l'agresseur et enfin, les enjeux ou finalités de l'agression. Premièrement, la nature de l'agression est multiforme ; elle peut être physique, psychologique, sexuelle et économique⁵². Deuxièmement, il peut y avoir parfois une médiation (ou intermédiaire) entre l'agent à l'origine de l'attaque et l'agression qui atteint une victime. L'agression peut donc être directe ou indirecte. Les négligences violentes et les agressions structurelles sont deux exemples d'agressions indirectes. Troisièmement, le momentum de l'agression précise si

52. On peut considérer la violence économique du conjoint comme une forme de domination, donc de violence psychologique. Mais il est peut-être pertinent d'ajouter cette nouvelle catégorie pour inclure les phénomènes de violence structurelle exercée contre la famille.

l'agression est en aval ou en amont d'une attaque ; l'agression est défensive lorsqu'elle est réactive et offensive quand elle est proactive. Une agression défensive suppose la perception d'une menace ; l'agression est alors dissuasive et autoprotectrice. L'agression offensive est plus de nature prédatrice ou réparatrice. Elle est prédatrice lorsqu'elle vise à dominer la conjointe ou l'enfant ; elle peut alors avoir pour objectif de faire mal, de nuire, de détruire, d'anéantir ou d'écraser. L'agression offensive est réparatrice lorsque le conjoint ou le parent sont blessés dans leur amour-propre ou menacés dans leur statut ; la restauration de l'identité et de l'estime de soi, ou encore de l'honneur, sont alors les motivations prioritaires. Quatrièmement, le caractère stratégique de l'agression est aussi variable ; l'agression peut donc être parfois expressive, parfois instrumentale. En effet, l'agresseur peut avoir une connaissance limitée ou, au contraire, explicite des effets de son comportement. L'agression n'est donc pas toujours instrumentale ni stratégique ; elle est alors plus réactive et exprime parfois des besoins sur lesquels l'agresseur n'a que peu de contrôle. L'agression peut ainsi exprimer un mal-être ou une recherche de soutien⁵³. Cinquièmement, l'agression est une activité contingente. L'agression protectrice est généralement renforcée négativement ; elle permet d'éviter ou d'échapper à une menace. L'agression motivée par la recherche d'opportunités (comme le pouvoir) est plus renforcée positivement. Sixièmement, le niveau de conscience de l'agresseur n'est pas le même quand l'acte est impulsif, volontaire, intentionnel ou prémédité. Un acte impulsif est peu instrumental (connaissance limitée ou nulle des effets) ; le lieu de contrôle de ce comportement est externe. Un acte volontaire indique un meilleur contrôle de la réponse chez l'agresseur, même s'il n'est pas toujours intentionnel ou prémédité. L'acte intentionnel traduit la capacité de l'agresseur à anticiper les effets, alors que l'acte prémédité indique une planification plus systématique des moyens pour produire les effets. Bien que l'agression défensive soit en général plus impulsive parce qu'elle répond à un danger et à une menace⁵⁴, elle peut parfois être instrumentale, volontaire, intentionnelle et préméditée ; l'attaque en réaction à une provocation ou par légitime défense peut être un geste réfléchi et planifié⁵⁵. De la même manière, l'agression offensive peut aussi être impulsive. L'intention de produire un effet, ou encore de nuire, le contrôle volontaire de ces actes et la planification des moyens pour atteindre ses fins sont différents paramètres pour juger du niveau de conscience de l'agresseur ; l'ensemble de ces renseignements nous informent sur le caractère plus ou moins instrumental

53. Comme jurer ou râler contre quelqu'un pour rechercher le soutien d'un tiers.

54. Et donc plus susceptible d'être contrôlée par les émotions.

55. L'attaque défensive planifiée est le lot de bien des guerres.

ou expressif du geste. Toutefois, nous tenons à préciser qu'un agresseur qui prémédite son geste n'est pas nécessairement conscient d'être une personne violente. Pour cela, il faudrait qu'il reconnaisse que son acte est, par nature, un comportement violent ou qu'il perçoive les effets délétères qu'il a sur la victime⁵⁶. On peut aussi vouloir faire mal (connaissance des effets) sans s'étiqueter violent. Enfin, septièmement, l'agression peut par ses actes soulever des enjeux bien différents ; elle peut être autoprotectrice (la sécurité), réparatrice (l'honneur) ou dominatrice/prédatrice (le profit).

La dernière dimension renvoie aux conséquences de l'agression. La gravité de l'impact est déterminante pour saisir si une agression sera ou non considérée comme violente. Elle le sera si la santé, le développement psychosocial et l'intégration sociale de la victime sont compromis. Des conséquences prévisibles de la violence sont anticipées lorsque deux enjeux clés de l'adaptation humaine sont compromis : la sécurité et la capacité d'exercer du pouvoir sur son milieu. Les sentiments de sécurité et de pouvoir sont multidimensionnels. L'insécurité économique est également psychologique. L'exclusion sociale menace aussi l'identité personnelle.

Retour sur les conditions structurantes préalables

La protection des enfants et l'accouplement sont des activités très anciennes. Elles sont à la base de notre adaptation. Elles sont aussi porteuses de multiples occasions de violence. Elles se sont sédimentées et structurées en fonction d'enjeux qui se sont complexifiés au cours de la phylogénèse. La protection des enfants, la recherche de nourriture, le rang dans le groupe social et la reproduction de son patrimoine génétique par l'accouplement étaient, dans l'histoire de nos ancêtres, les enjeux de base à l'origine de l'agression mais aussi de l'affiliation. À cela, se sont progressivement ajoutées les nécessités affectives et identitaires ainsi que des organisations sociales et économiques plus complexes ; « ces additions » ont profondément reconfiguré les interdépendances familiales. La survie et la reproduction ne sont pas des notions anachroniques, mais la sélection est de moins en moins naturelle et de plus en plus culturelle et économique. Elle est en somme de plus en plus contrôlée par l'humain. Même si les sources de contingences se complexifient, le processus de sélection demeure opérant. L'agression violente est encore contingente ; elle permet de contrer les menaces chez le conjoint et le parent, de ventiler leur trop-plein d'émotions, d'améliorer leur accès aux opportunités, de réparer les blessures ou encore d'assouvir une vengeance. Les besoins de sécurité et de pouvoir

56. Comme nous l'avons vu plus haut, l'agression peut être minimisée ou justifiée par l'agresseur, ce qui a pour effet de transformer l'intolérable en tolérable.

ont cependant changé. La sécurité physique est de plus en plus indissociable de la sécurité affective et économique. Le pouvoir n'est pas que dans le contrôle de la nourriture ou des « femelles » (pour se reproduire) ; il s'exerce, individuellement, dans la capacité d'agir (compétences instrumentales) et, socialement, dans l'accès et le contrôle à un capital social et économique. La capacité de domination se révèle notamment dans le statut, le prestige, les privilèges, l'accumulation des biens ou le réseau d'affiliations.

Comme nous l'avons déjà dit, l'insécurité économique et des déficits de pouvoir social créent des conditions de vie physiques et des contextes psychologiques risqués pour la famille. Manquer de ressources ou avoir un statut désavantageux sont biologiquement, psychologiquement et socialement périlleux. Biologiquement, cela compromet la capacité de survie et de reproduction des agresseurs comme des victimes. Psychologiquement, cela compromet la capacité des membres de la famille à satisfaire leurs différents besoins psychosociaux. Socialement, cela mine la capacité à se positionner et à survivre dans des environnements qui sont plus une source de menaces que d'opportunités. Cela révèle aussi l'incapacité d'une société à faire respecter les droits individuels et sociaux définis dans les chartes pourtant dûment entérinées par les responsables politiques.

Dans le contexte actuel, les femmes qui ont à s'adapter aux sociétés dites modernes sont certainement plus avantagées que celles qui subissent le patriarcat. Mais ne nous leurrions pas ; la contingence est la même, on inclut seulement de nouveaux acteurs. Les femmes sont (enfin !) invitées à compétitionner pour l'accès à ces ressources ; elles sont désormais directement touchées par les questions d'exclusion sociale et économique. En outre, elles doivent aussi partager avec leur partenaire les responsabilités familiales. La nature des conflits conjugaux et parentaux risque d'être différente, mais leur fréquence ne diminuera pas nécessairement, malgré les exhortations vigoureuses à se comporter de façon non violente dans la vie privée. Trop de conditions objectives qui alimentent les possibilités de tensions et de conflits au sein de la famille subsistent encore !

Mary Robinson, haut commissaire des Nations unies aux droits de l'homme, a récemment donné son point de vue sur la lutte contre le terrorisme. Elle associe ce combat à celui contre les inégalités structurelles et pour la promotion de la dignité humaine, érigées comme valeur de base des droits humains. Cette thèse va tout à fait dans le sens de ce que nous avons défendu dès le chapitre 1 de ce livre. Le terrorisme politique a beaucoup en commun avec le terrorisme dans la famille. Il y a aussi une victime et un agresseur dans la sphère privée lorsque les droits humains et sociaux sont bafoués.

En 1994, déjà, le rapport des Nations unies pour le développement humain nous rappelait que « la sécurité, ce n'est pas une question d'arme, c'est une question de vie et de dignité » et mettait en exergue les composantes qui garantissent la sécurité de l'être humain : l'économie, la nourriture, la santé, l'environnement, la sécurité politique et communautaire et celle des personnes [...] Si l'on souhaite qu'il puisse atteindre ses objectifs et parvenir à une plus grande sécurité pour l'homme, le combat contre la terreur doit aussi être une guerre menée contre le dénuement, la discrimination et le désespoir. (Mary Robinson, *Le Monde*, 15 juin 2002.)

VIVEMENT L'INTERDISCIPLINARITÉ : POUR COMPRENDRE ET POUR AGIR

Un développement durable est un développement qui satisfait les besoins du présent sans risquer que les besoins des générations futures ne puissent être satisfaits⁵⁷.

En somme, nous invitons les lecteurs à réfléchir sur la violence différemment de la façon habituelle ; les déterminants biologiques, psychologiques et sociaux sont représentés d'une façon stratifiée, sectorielle et parfois contradictoire. Ces facteurs sont appréhendés aussi par des disciplines de recherche distinctes ; les intervenants qui agissent sur ces différents déterminants ne se fréquentent guère plus. Lorsqu'on affirme que la violence est biologique, on ne veut pas dire qu'elle n'est pas sociale. Notre histoire d'adaptation laisse encore des traces qu'il convient de bien saisir. Les modes de régulation sociale actuels génèrent de nouveaux enjeux qui structurent le cadre dans lequel les dynamiques d'adaptation évoluent. Les besoins de sécurité et de pouvoir s'ancrent dans des dynamiques multidimensionnelles qui ne sont pas indissociables les unes des autres. En somme, examiner la violence familiale du point de vue de différents courants théoriques nous invite à considérer la violence de façon multidimensionnelle. La violence est biologique parce que l'agression est un mode de comportement qui a des fondements très anciens ; notamment, le traitement de l'information en situation de danger active des structures et des processus que nous avons acquis au fil de notre histoire d'adaptation. La violence est aussi psychologique parce qu'elle met en scène des enjeux identitaires et d'intimité à la frontière de la relation à soi et à autrui. Elle est enfin sociologique parce que les forces culturelles et structurelles

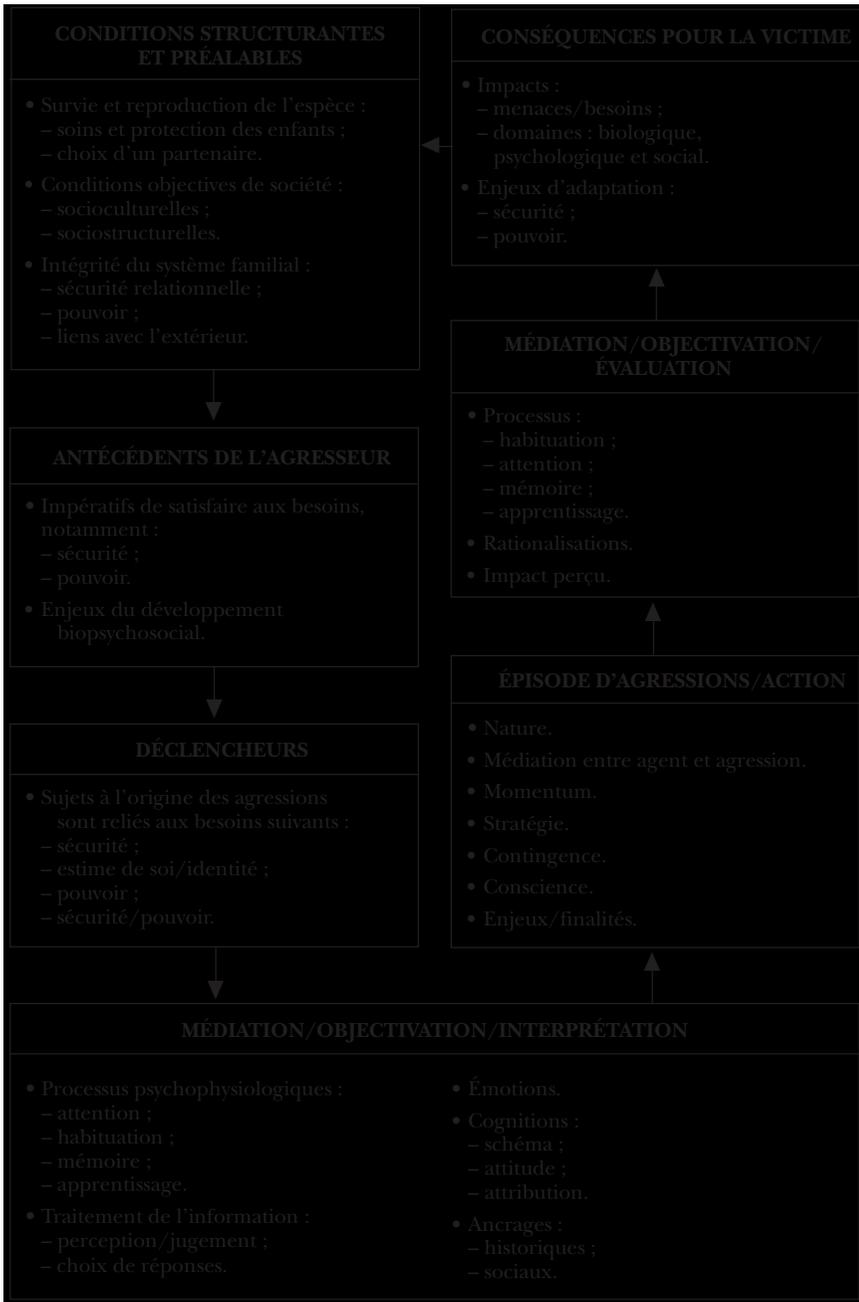
57. Extrait du rapport Brundtland commandé par les Nations unies, Réal Pelletier, *La Presse*, 25 août 2002, p. A11.

contribuent à créer des environnements dangereux qui compromettent sérieusement la capacité des conjoints, des parents et des enfants à négocier pacifiquement et sereinement.

Comme nous le disions pour les réseaux de chercheurs et d'intervenants intéressés par la violence conjugale et parentale, nous encourageons le lecteur à pratiquer davantage l'interdisciplinarité et à construire des passerelles avec ceux qu'il ignore ou néglige normalement⁵⁸. La violence privée n'appartient à aucune discipline, à aucune profession, à aucune catégorie d'acteurs. Ses dimensions et ses enjeux se vivent de manière holistique par ceux qui la subissent ou par ceux qui y ont recours. Les actions pour contrer la violence privée doivent viser les ingrédients qui alimentent directement et indirectement les attaques au sein de la famille. Nos solutions doivent être aussi généreuses que nos explications sont complexes. Cela implique nécessairement qu'un réseau de partenaires soit capable de concerter ses énergies, d'interagir plus fréquemment, de dépasser les controverses qui les divisent et d'adopter un mode de relation où la coopération l'emporte sur les divisions sectaires stériles⁵⁹. La promotion des droits humains est vraisemblablement le dénominateur commun sur lequel peuvent s'édifier des consensus féconds.

58. Les intervenants œuvrant dans les services de protection reconnaissent en général que la violence parentale peut être expressive ou stratégique, défensive comme offensive, impulsive ou délibérée. Leur parcours professionnel et disciplinaire s'inscrit davantage dans le domaine de la santé mentale et de la psychopathologie développementale qui reconnaissent que l'histoire personnelle et les besoins humains déterminent les conduites. Les intervenantes qui travaillent auprès des femmes violentées ont pour leur part un ancrage très différent. Le féminisme a d'abord construit une représentation de la réalité où les forces sociostructurelles sont nettement priorisées. La violence des femmes est considérée comme plus expressive, non instrumentale et défensive. Celle des hommes est construite différemment; elle est jugée stratégique, instrumentale, offensive et délibérée.

59. On a trop souvent organisé l'intervention selon des logiques de déterminants (psychologique, sociale) ou de sous-systèmes familiaux (le conjugal, le parental).



Conditions structurantes et préalables	Antécédents de l'agresseur			Déclencheurs	
Suivi et reproduction de l'espèce (Activités stratégiques) <ul style="list-style-type: none"> - Soins et protection des enfants - Choix d'un partenaire 	Besoins/agresseur	Domaines	Développement bio-psychosocial	Sécurité	<ul style="list-style-type: none"> - Rejet - Abandon - Légitime défense
Conditions objectives de sociétés <ul style="list-style-type: none"> • Dimensions sociostructurelles (normes et pratiques sociales): <ul style="list-style-type: none"> - Interactions entre conjoints - Interactions parent-enfant - Autres sphères privées et publiques • Dimensions socioculturelles: <ul style="list-style-type: none"> - Droits humains et statuts - Répartition de la richesse/pauvreté - Liens sociaux/anomie - Modes de régulation sociale 	<ul style="list-style-type: none"> - Sécurité/impuissance 	Biologique <ul style="list-style-type: none"> - Santé 	Psychologique <ul style="list-style-type: none"> - Confiance - Identité - Intimité - Productivité - Générativité 	Estime de soi/identité <ul style="list-style-type: none"> - Jalousie - Humiliation 	
Intégrité du système familial <ul style="list-style-type: none"> • Sécurité relationnelle: <ul style="list-style-type: none"> - Cohésion/alliances - Expression de soi - Conflits • Pouvoir: <ul style="list-style-type: none"> - Contrôle et systèmes d'influences - Régulations/organisation • Liens avec l'extérieur: <ul style="list-style-type: none"> - Frontières 	<ul style="list-style-type: none"> - Amour - Plaisir - Valorisation 	Social	<ul style="list-style-type: none"> - Affiliations - Statut - Prestige - Positionnement - Ressources matérielles 	Pouvoir <ul style="list-style-type: none"> - Défiance - Transgression - Recherche de contrôle 	
	<ul style="list-style-type: none"> - Estime de soi - Pouvoir - Appartenance - Reconnaissance - Réalisation 			Sécurité/pouvoir <ul style="list-style-type: none"> - Sexualité/adultère - Argent - Répartition des tâches 	

Médiation/Objectivation/Interprétation

Processus	Traitement de l'information	Émotions	Cognitions	Ancrage
Attention sélective	Perception/jugement – Vigilance/hypersensibilité aux menaces/défiance, etc. – Attentes/intérêts	Sécurité – Inquiet/préoccupé – Stressé/anxieux – Désespéré – Jaloux, trahi – Méfiant/hostile, etc.	Peur/sécurité	– Histoire phylogénique – Histoire de victimisation
Habituation Mémoire épisode, épisodique, sémantique	– Codage/emmagasinage – Tolérance – Perte d'information	Estime de soi – Triste/découragé/ fatigué – Ennui/vide – Coupable, etc.	Honte/culpabilité/ réparation/ vengeance	– Classe sociale – Scolarité
Apprentissage antérieur	Choix de réponse – Perception de l'utilité de l'agression – Intentions / impacts anticipés: s'exprimer, éduquer, nuire – Plans d'action	Identité/ pouvoir – Ridiculisé/ humilié/dénié – Déshonoré – Rancunier – Jaloux – Méprisant – Vindictif, enragé – Envieux – Frustré – Injustice, etc.		– Sexe – Âge – Ethnie/race – Religion...
			Colère/ domination, etc.	
			Attributions • Intention • Cause : lieu, stabilité, spécificité, contrôle • Responsabilité • Blâme • Contexte actuel, histoire	

Episode d'agression/Action						
Nature	Médiation entre agent et agression	Momentum	Stratégie	Contexte	Conscience	Enjeux/Finalités
- Physique	- Directe	- Défensive (réactive)	- Expressive	- Contrer les menaces (protection)	- Impulsive/involontaire	- Autoprotectrice (sécurité)
- Physiologique	- Indirecte	- Offensive (proactive)	- Instrumentale	- Rechercher des opportunités (accès/contrôle ressources)	- Volontaire	- Réparatrice (estime de soi /honneur)
- Sexuelle					- Intentionnelle	- Dominatrice/prédatrice (contrôle/pouvoir/profit)
- Économique					- Préméditée	

Médiation/Objectivation/Evaluation			Conséquences pour la victime				
Processus	Rationalisation	Impact perçu	Impact		Développement biophysiosocial	Enjeux d'adaptation	
			Menaces/Besoins	Domaines			
Attention Sélection des informations en fonction des intérêts prédominants	- Minimisation	- Reconnaissance limitée / impact sur la victime	- Sécurité/impuissance	Biologique	- Santé - Confiance	Sécurité	- Physique - Affective
	- Banalisation	- Efficacité perçue / agression	- Amour				
Habituation Tolérance et acceptation de la violence	- Disculpation		- Plaisir	Psychologique	- Identité - Intimité - Productivité - Générativité	Pouvoir	- Capacité d'action (compétences instrumentales) - Intégration sociale
	- Blâme de la victime		- Valorisation		- Affiliations		
Mémoire Consolidation des schémas, attitudes et attributions			- Estime de soi				
			- Pouvoir	Social	- Statut - Prestige - Positionnement - Ressources matérielles		
Apprentissage - renforcement/ évitement des menaces ou gain d'opportunités - punition/coûts			- Appartenance				
			- Reconnaissance				
			- Réalisation				

